

Décontaminer et démasquer : modalités artistiques en contexte de confinement

Silvio de Gracia

Number 136, Fall 2020

Exercices de décontamination

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Gracia, S. (2020). Décontaminer et démasquer : modalités artistiques en contexte de confinement. *Inter*, (136), 32–39.

DÉCONTAMINER
ET DÉMASQUER

:

MODALITÉS ARTISTIQUES
EN CONTEXTE
DE CONFINEMENT

SILVIO DE GRACIA

Le sujet du technopatriarcat néolibéral produit par la COVID-19 n'a pas de peau, est intouchable et n'a pas de mains. Il n'échange pas d'objets physiques, ne touche pas à l'argent, paie par carte de crédit. Il n'a pas de lèvres, n'a pas de langue. Il ne parle pas en personne, laisse des messages vocaux. Il ne se rassemble pas avec les autres, ne se collectivise pas. Il est radicalement individu. Il n'a pas de visage, porte un masque¹.

Paul B. Preciado

Dans l'actuel contexte dystopique provoqué par la COVID-19, nous nous faisons imposer en guise de prévention une distanciation sociale ainsi qu'un confinement obligatoire. La normalité de nos vies s'est effondrée et elle a été remplacée par ce scénario profondément irréel. En expérimentant cette existence diminuée, délimitée à l'intérieur de nos maisons, plongée dans la solitude et traversée par la peur, nous sommes obligés de repenser nos vies et nos rapports aux autres. Dans ce protocole de survie, l'isolement réveille en nous le besoin urgent de retrouver des mécanismes rendant possible le contact avec l'autre. Dans le milieu des arts, il s'agit d'un défi particulier qui met à l'épreuve la capacité des artistes à activer de nouveaux dispositifs de visibilité.

Il ne nous reste que l'existence incorporelle et *online* pour libérer les pratiques artistiques de la frustration et de l'apathie écrasantes. Une nouvelle réalité est en train de se construire sur les réseaux sociaux où les corps se parlent et interagissent en mode téléprésence grâce à de multiples projets qui ont trouvé naissance dans l'espace virtuel. Récemment redécouverts, de tels environnements deviennent des lieux de médiation indispensables. Cependant, ils peuvent aussi se muter en une véritable fontaine de Narcisse : nous risquons de plonger dans le cyberspace uniquement pour nous regarder nous-mêmes. Dans ce milieu dominé par les discours optimistes, par la suppression des différences et par les « j'aime », le défi des différentes formes de diffusion en direct est de dépasser la superficialité plate des écrans afin de proposer un véritable art critique, réflexif et déstabilisant. L'art en contexte numérique se doit de produire un déchirement, un étonnement, une certaine forme d'altérité pour s'opposer aux écrans de contrôle et à l'abolition des divergences.



DISCIPLINE



DÉMASQUER PAR LES MASQUES

Une photographie quotidienne, un parcours performatif de 56 prises photographiques, un témoignage, un regard critique, un jeu de masques à portée activiste et dissidente concernant le confinement obligatoire pendant la pandémie : ce sont les éléments qui composent le projet de l'artiste sarde Chiara Mulas, présenté sur son mur Facebook entre le 17 mars et le 11 mai 2020. Se retrouvant seule et éloignée, elle a fabriqué pendant 56 jours une série de masques-manifestes dénonçant les iniquités, les incongruités et les défauts de nos sociétés, plus particulièrement ceux de la société française. La série photographique *Coronamask* est, selon l'artiste, une tentative pour s'exorciser quotidiennement. Dans les mots de Serge Pey, il s'agit d'« un dialogue malin qu'elle entretient avec le virus »². Avec un grand parcours en poésie action, l'artiste se sert de son habileté poétique pour démasquer, par les masques, les injustices sociales, les mécanismes de contrôle du gouvernement néolibéral ainsi que l'hygiénisme du contrôle. En ce sens, ses masques deviennent des outils de résistance et des « objets de conscience »³ dont l'objectif est de lancer un contre-discours.

Le texte de présentation de chaque photographie prend la forme d'une litanie commençant toujours par cette phrase : « Il est désormais impossible d'acheter des masques en pharmacie. Pas de souci ! » Chaque masque est accompagné d'un commentaire ironique, cinglant ou activiste à propos de la réalité, d'une dénonciation ou d'un souhait. L'humour des phrases nous permet de rire et de vivre un moment de relâchement devant le danger de la mort et l'imposition du confinement. Le projet nous rappelle que toute maladie est avant tout un fait social, l'artiste ayant comme rôle de rester attentif et d'être capable de mener des critiques lucides et pertinentes. En plus de rendre le sens des masques plus intelligible, chacun des commentaires surprend par son pouvoir critique.

SELFIE-PERFORMANCE : DE PETITES SUBVERSIONS À CHAQUE CLIC

Le dictionnaire Oxford de la langue anglaise définit le mot *selfie* comme « une photographie prise de soi-même, généralement avec un *smartphone* ou une webcam, et fréquemment publiée sur les réseaux sociaux ». Souvent critiqués ou banalisés, les *selfies* ou égoportraits parlent beaucoup de notre société et de notre époque⁴. Contrairement aux autoportraits des maîtres comme Van Gogh ou Rembrandt, ceux symboliques de l'âge numérique n'essaient pas d'exprimer l'essence du personnage photographié ; ils fonctionnent plutôt, dans la plupart des cas, comme une construction de la façon dont nous désirons être perçus. Il ne s'agit pas d'une approximation de qui nous sommes vraiment. La fascination pour les *selfies* vient de la possibilité de gérer notre propre image. Chacun de nous se recrée des environnements, des styles de vie, une certaine apparence. La possibilité d'expérimenter avec l'identité, de mettre en œuvre le « je », de transgresser l'espace privé, le mensonge, le montage et la spontanéité artificielle, ce sont tous des mécanismes continuellement employés par l'égoportrait. Ce qui importe dans ces images, ce n'est pas ce qui est représenté, mais l'information que nous recevons du contexte.

De quelle façon le *selfie* va-t-il au-delà de la simple capture d'un instant ? Où se retrouve la possibilité de rompre avec l'esthétique du faire-semblant, propre à notre société et perpétuée par le clic qui capture le portrait ?

- 1 Notre traduction. Paul Preciado, « Aprendiendo del virus » [en ligne], *El País*, 28 mars 2020, www.elpais.com/elpais/2020/03/27/opinion/1585316952_026489.html.
- 2 Serge Pey, « Les masques de Chiara Mulas », *Coronamask* [portfolio de l'artiste], à paraître.
- 3 Les *objets de conscience* sont des productions dont le but est d'attirer l'attention et de promouvoir la réflexion sur les conflits quotidiens. Il s'agit d'un terme employé par le groupe d'art action argentin Escombros pour quelques-unes de ses œuvres.
- 4 En 2017, Nigel Hurst, directeur général de la galerie Saatchi, a organisé la première grande exposition mondiale dont le but était d'analyser l'autoportrait en tant qu'expression artistique, *From Selfie to Self-Expression*. Les autoportraits caractéristiques de l'ère numérique, reflétant beauté, perversion ou danger, ont été exposés aux côtés d'œuvres d'artistes reconnus comme Kutluğ Ataman, Christopher Baker, Juno Calypso, Tracey Emin, Vincent van Gogh, Mohau Modisakeng, Rembrandt, Cindy Sherman, Gavin Turk et Diego Velázquez.

p. 34-35

Chiara Mulas

Jour 21 : *Masque-Reine à la sucette*, 2020.

Le peuple réclame la Chloroquine ?

Dans le stock d'Etat il nous reste que du Clonazépam.. ça ira ?

Jour 51 : *Masque-Pause Évasion*, 2020.

Il y a les confinés et ceux qui ne sortent jamais.

72 600 détenus en France au mois d'avril

2020. La garde des Sceaux ouvre les portes

des prisons à 11 500 personnes en fin

de peine. Sauf George Ibrahim Abdallah,

le plus vieux prisonnier politique d'Europe,

enfermé depuis 36 ans dans la prison

de Lannemezan... puis il y a les Basques,

les Corses, les Catalans, les Gilets jaunes,

pas de 11 mai pour eux.

p. 38

Isabel Leon (accompagné de son conjoint

Lorch Talavera), série *Quarantaine*, image

vidéo « Dia 18 – bolsa plastico grande », 2020.

Depuis plusieurs années, l'artiste mexicain Aaron Flores mène une recherche sur le langage des *selfies*. Il est un des pionniers de l'art postal dans son pays, et c'est probablement la raison pour laquelle il a rapidement compris que le *selfie* est un moyen de communication valable, au même titre que les envois postaux traditionnels. Sa pratique artistique consiste en la prise quotidienne d'un autoportrait qu'il publie sur son mur Facebook. Mais ses photos vont à l'encontre de ce que nous retrouvons dans ce type de publication : il ne sourit jamais, le fond de l'image est toujours le même, il ne se soucie pas de la mise en scène et il ne tente pas de s'inventer une identité. Son processus consiste à transformer son visage en une sorte de toile sur laquelle il intervient à l'aide de différents objets, de façon ludique et irrévérencieuse. Le résultat est un renversement total des caractéristiques d'un selfie ordinaire : il ne se rend pas beau, se moque de lui-même et met en évidence ses traits les plus laids. Au lieu de se fabriquer une identité quelconque, il joue avec un collage de déguisements, qui compose ainsi sa véritable identité créatrice. En s'exprimant par cette technique où la beauté est obligée et la pensée, anodine, Aaron Flores fait du bruit. Il crée une contradiction et rappelle que les médias sociaux ne font que nous distraire de la vie réelle, qu'il s'agit d'un monde d'apparences. Les portraits où il lève la main pour cacher son visage et ceux où il met en évidence la grosseur de son nez sont particulièrement emblématiques.

Ses *selfies*, ou plutôt *antiselfies*, ont évolué dans le contexte actuel de la pandémie : ils sont devenus une représentation ironique des masques de protection. L'artiste déconstruit les égoportraits, car le visage que nous voyons n'est pas un visage embelli ou un déguisement numérique, mais bien un masque.

MINI-VIDÉO-PERFORMANCE EN QUARANTAINE

Le confinement que nous vivons actuellement a eu un grand impact dans le milieu de la performance. Ce contexte nous a permis de redécouvrir les possibilités de rapprochement que la performance peut nous offrir. Les divers événements présentés par diffusion en continu se multiplient à échelle mondiale. Il s'agit de multiples tentatives, souvent désespérées, pour maintenir en vie la pratique performative et pour diminuer les répercussions liées à la distanciation physique sur cette forme d'art. Ce n'est pas grave si le contact se fait à distance, si le corps devient un corps virtuel ; ce qui est important, c'est que la rencontre soit possible, que les liens puissent avoir lieu, même si ce ne l'est pas d'une manière physique ; ce qui est important, c'est que nous puissions nous retrouver face à face.

L'artiste espagnole Isabel Leon fait partie des nombreux artistes qui se sont réfugiés sur Internet pour garder leurs projets performatifs en vie. Elle a opté pour la modalité asynchrone et, contrairement à la plupart des performeurs, elle a développé sa propre stratégie sans passer par le *streaming*. Son projet consiste en la production quotidienne de ce qu'elle nomme des mini-vidéo-performances. Il s'agit d'actions d'une durée de moins d'une minute qu'elle réalise devant la caméra et qu'elle partage chaque semaine sur sa chaîne Vimeo et sur son compte Facebook. Étonnamment, ce processus n'a pas trouvé naissance avec la pandémie : il existe depuis quelques années. En 2016, elle s'est rendu compte qu'elle se retrouvait artistiquement éloignée dans sa ville. Sans un public pour sa pratique performative et ayant pris conscience que les réseaux sociaux étaient son principal moyen de communication, elle a développé sa série de mini-vidéo-performances et l'a partagée régulièrement sur Internet.

Ses œuvres lui permettent de briser l'éloignement et de rejoindre un public plus large. Elle sait très bien que, sur le Net, les gens consacrent très peu de temps à regarder ou à lire. C'est pourquoi ses vidéos sont de courte durée (toujours moins d'une minute). Cette contrainte de temps est l'un des défis créatifs guidant son travail. Une autre contrainte est l'utilisation minimale de production (objets trouvés ou très bon marché). Ses vidéos naissent du plaisir de la création spontanée. Elles revendiquent l'action créatrice en tant que cérémonie du plaisir, un appel à la légèreté et au détachement de l'excessive réflexion planificatrice. Ses productions sont le fruit de l'intelligence et de l'intuition. En ce sens, elles se caractérisent par leur instantanéité, leur spontanéité et leur simplicité.

Dans sa plus récente série, *Quarantine*, créée pendant le confinement, elle reprend ce contexte pour construire des œuvres qui jouent le rôle de véritables exutoires de la crise. Accompagnée de son conjoint Lorch Talavera, elle se donne à un exercice de création conjointe où elle explore l'absurde, le ludique et la quotidienneté. Ses jeux performatifs mettent en évidence les difficultés de la convivialité dans un contexte de distanciation physique en utilisant un humour subversif et bienfaisant.

DES CORPS AVEC DES VISAGES, DES PRÉSENCES DÉCONTAMINÉES

La situation actuelle de la pandémie nous a montré que les espaces virtuels sont légitimes lorsqu'il s'agit de créer des liens et de proposer des interventions artistiques. Cependant, il est fondamental d'aller au-delà de la superficialité des réseaux sociaux et de nous poser les bonnes questions. Il faut devenir des usagers avertis et conscients afin de pouvoir bien profiter des avantages de cette technologie, d'être capables de la mettre à notre service. Établir des rapports non présentsiels est une démarche valable pour la pratique artistique actuelle, mais nous ne pouvons devenir de simples usagers ou de simples données se promenant aléatoirement dans l'« espace social » de l'Internet. Il est nécessaire pour les artistes de réfléchir à la façon d'activer les espaces virtuels, à ce qui y sera projeté et à la manière dont les rapports seront tissés.

Certains artistes comme Chiara Mulas, Aaron Flores et Isabel Leon ont décidé de travailler dans les marges de l'environnement virtuel en créant des bifurcations critiques, dissidentes, et en renforçant l'autonomie de leur présence numérique. À partir de différentes plateformes, ces artistes contribuent à briser le confinement physique, faisant appel à une réflexion sur la réalité immédiate et les mascarades qui dirigent nos liens matériels et virtuels.

Traduit de l'espagnol par Karla Cynthia Garcia Martinez.



